A partir du XIVe on voit arriver au premier plan dans les chroniques indo-persanes, comme protagonistes de *fitna,* les autochtones de l'Hindoustan et du Deccan, qui peuvent être identifiés comme Rajputs, Jats, Mahrattes et autres groupes de la noblesse locale qui sont désignés collectivement comme *zamīn-dār*. C'est alors qu'une partie de cette noblesse — et au premier rang les Mahrattes — peut réaliser ses prétentions à la souveraineté ... C'est à travers la *fitna* que les Mahrattes établirent leur propre souveraineté ou *sva-rājya* sur une large partie de l'Inde; mais ils le firent sans dénier la légitimité de la domination universelle des musulmans; et sans s'élever au-dessus de leur statut de *zamīn-dār* ».

On pourrait être étonné que l'auteur, pour établir une thèse aussi générale sur les mécanismes de la domination musulmane en Inde, s'appuie sur l'analyse de la toute dernière phase de cette domination. Ce choix est motivé par la nature des sources disponibles; pour la plus grande partie de la période musulmane, nous ne possédons guère que des sources persanes écrites à Delhi dans l'entourage du Sultan ou de l'Empereur, du point de vue de la « domination universelle »; elles ne présentent que les aspects négatifs, et à leur point de vue condamnables, de la *fitna;* elles restent peu utilisables. En recourant aux archives provinciales — qui n'ont guère survécu que pour le XVIIIe siècle — on peut voir « l'autre côté [positif] du tableau » et trouver de nouvelles ciefs d'interprétation (p. 387).

Ce livre, qui se recommande par l'ampleur du travail sur archives et la hardiesse de l'interprétation, n'est qu'un préambule à une monumentale histoire de l'expansion musulmane en Inde, en cinq volumes dont le premier devrait paraître prochainement. Il conviendra de suivre avec attention la publication de ce travail.

Marc GABORIEAU
(C.N.R.S./E.H.E.S.S., Paris)

Gail MINAULT, *Voices of Silence. English translation of Khwaja Altaf Hussain Hali's* Majalis un-Nisa *and* Chup ki Dad. Delhi, Chanakya Publications, 1986. In-8°, II + 179 p.; glossaire, bibliographie.

L'évolution de l'Islam moderne en Inde et au Pakistan reste peu connue hors du sous-continent, en grande partie pour des raisons linguistiques; les musulmans de ces régions n'écrivent ou ne traduisent en arabe ou en anglais que les ouvrages destinés à un public non indien; le persan n'est pratiquement plus utilisé depuis plus d'un siècle. La langue véhiculaire pour les écrits à usage interne est l'ourdou qui n'est guère lu hors du sous-continent. On doit savoir gré à Gail Minault d'avoir ici traduit et commenté deux textes ourdous peu connus.

Gail Minault est une historienne de l'Université du Texas qui a vécu plus de dix ans en Inde et au Pakistan; elle a produit des travaux sur le Mouvement pour le Califat (1920-1924) [1].

[1] *The Khilafat Movement. Religious Symbolism and Political Mobilization in India,* Delhi, Oxford University Press, 1982. Un second ouvrage consacré à Abū 'l-Kalām Āzād (1888-1958), le théoricien du Mouvement pour le Califat, publié en collaboration avec Christian Troll, paraît à Delhi en 1988.

BCAI 5 (1988) G. Minault: Voices of Silence. English Translation of Khwaja Altaf Hussain Hali's Majalis an-Nisa and Chup ki Dad, recensé par M. Gaborieau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Elle se spécialise maintenant dans l'étude des femmes [1] et dépouille la littérature moderne en ourdou écrite pour les femmes et surtout par les femmes; le présent travail s'inscrit dans cette recherche de sources.

Alṭāf Ḥusayn Ḥālī (1837-1914) est surtout célèbre en Occident comme le poète qui chantait la gloire passée de l'Islam, se lamentait sur sa décadence et appelait à un renouveau; il est aussi connu comme critique littéraire et historien de la poésie persane et ourdoue. On sait moins qu'il fut un penseur moderniste étroitement associé à l'œuvre de Sayyid Aḥmad Ḫān (1817-1898) [2], le fondateur d'Aligarh, dont il fut le biographe. On ignore généralement qu'il a beaucoup fait pour améliorer l'éducation des femmes musulmanes. C'est cet aspect de son œuvre qui est illustré ici.

L'introduction commence par une brève biographie de Ḥālī, qui explique comment il en est venu à s'intéresser à l'éducation des femmes (p. 3-14). Issu d'une famille de lettrés attachée depuis des générations à la cour moghole, il est né à Panipat près de Delhi dans une région qui restera peu touchée par l'influence britannique jusqu'en 1857, mais qui avait déjà produit des réformateurs musulmans soucieux de purifier la pratique religieuse et les coutumes et qui avait élaboré un nouveau style ourdou plus dépouillé que les modèles persans traditionnels. Orphelin de bonne heure, il ne reçut que l'éducation laïque, à base de littérature persane, destinée aux fonctionnaires de l'époque. Il fut marié à 17 ans à une cousine illettrée. Il s'enfuit alors à Delhi pour étudier l'arabe et les sciences religieuses, puis la poésie; il se fait déjà une réputation de poète. Ramené de force dans sa famille, il végète comme fonctionnaire jusqu'à la révolte de 1857 qui le libère; il se remet à étudier puis occupe, tout en écrivant, des emplois de précepteur puis de « re-writer » (pour des traductions ourdoues de classiques anglais; il ne savait pas lui-même l'anglais). En 1874, il rencontre Sayyid Aḥmad Ḫān qui lui inspire ses poésies à la gloire de l'islam et l'associe pour le reste de ses jours au mouvement d'Aligarh. Tout en continuant à écrire, il se dévouera à l'éducation des femmes : il fondera deux écoles primaires pour filles et, avec Šayḫ ʿAbdu'llāh, il établira à Aligarh le premier pensionnat pour les jeunes filles musulmanes de bonne famille.

Le reste de l'introduction (p. 14-30) présente et commente deux œuvres de Ḥālī qui consignent sa doctrine sur l'éducation des femmes. La première (p. 31-137), intitulée *Maǧālisu'n-nisā'*, « Assemblée de femmes », publiée en 1874, met en scène des femmes qui discutent de l'éducation; c'est l'occasion pour une narratrice, gouvernante expérimentée, de raconter deux histoires didactiques. La première (consacrée à Zubayda Ḫātūn) montre quelle doit être l'éducation idéale d'une fille musulmane de la bonne société. La seconde (narrant les aventures de Sayyid ʿAbbās, son fils) démontre comment une femme qui a été proprement instruite peut éduquer son propre fils pour en faire un *šarīf*, un « noble » selon les normes de la haute société musulmane de l'Inde. La seconde œuvre, *Čup-kī dād*, « Hommage au Silence », exprime

[1] Voir Gail Minault, éd., *The Extended Family : Women and Political Participation in India and Pakistan*, Delhi, Chanakya Publications, 1981; et (en collaboration avec Hanna Papanek) *Separate Worlds : Studies of Purdah in South Asia*, Delhi, Chanakya Publications, 1982.

[2] Cf. *Bulletin Critique* n° 3 (1986), p. 57.

BCAI 5 (1988) G. Minault: Voices of Silence. English Translation of Khwaja Altaf Hussain Hali's Majalis an-Nisa and Chup ki Dad, recensé par M. Gaborieau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

en poésie des idées similaires; elle fut publiée en 1905 comme prélude à la fondation du pensionnat pour jeunes filles d'Aligarh. Ce dernier texte avait été partiellement traduit en français [1].

Ces textes ne sont pas des chefs-d'œuvre littéraires; ils occupent cependant une place honorable dans l'abondante littérature didactique en ourdou de l'époque. Mais ils sont inégalés comme source d'histoire sociale. Les « Assemblées de femmes » sont le document ethnographique le plus précis en ourdou que je connaisse; on y trouve tous les détails sur la vie matérielle, les cérémonies, les relations à l'intérieur de la famille ainsi que des descriptions introuvables ailleurs des rites effectués par les femmes pour les saints musulmans et même des divinités païennes, rites qui incluent des séances de transe où les femmes de la bonne société sont possédées par ces esprits. Le même texte est également plein d'informations sur les relations qu'entretient la maîtresse de maison avec une foule de serviteurs et de spécialistes des castes les plus diverses. C'est aussi une source étonnamment précise sur l'éducation traditionnelle des musulmans — l'éducation « indigène » ou « vernaculaire » des administrateurs britanniques — telle qu'elle existait avant la mise sur pied dans la seconde moitié du XIXe siècle d'écoles modernes sur le modèle anglais : on y apprend beaucoup sur les méthodes des précepteurs et préceptrices et sur le curriculum qui reposait largement sur des classiques persans : traités d'éthique, miroirs pour les princes, poésies, fictions romanesques ...

Ces textes sont aussi une source importante pour la compréhension de la pensée réformiste de la seconde moitié du XIXe siècle. L'auteur se veut résolument moderniste, comme l'indique son nom de plume, « ḥālī », qui signifie ici « moderne ». Il se place dans le sillage de Sayyid Aḥmad Ḫān; comme lui, il est loyaliste à l'égard des Britanniques; il hausse même la reine Victoria au niveau d'un modèle pour la femme musulmane (mais n'oublions pas qu'après 1857 elle avait remplacé l'empereur moghol déchu comme Impératrice des Indes); il croit en la raison et au progrès; à la vertu de l'éducation et du contrôle de soi; il est même en avance sur Sir Sayyid qui, plus conservateur, n'était pas du tout favorable à l'instruction des femmes. Cependant la comparaison de la doctrine de Ḥālī avec celle des réformateurs de son époque classés comme traditionalistes, voire fondamentalistes, fait ressortir des convergences certaines : tous sont pour le maintien du voile; tous sont aussi pour l'éducation des femmes, pour prêcher la modération et le contrôle de soi dans toutes les situations, pour profiter des inventions modernes, pour réformer la coutume, pour supprimer les superstitions et les cérémonies inutilement coûteuses ... Les modernistes comme les hommes de Deoband (e.g. Ašraf ʿAlī Thānawī) et la Begum de Bhopal qui appartenait à la secte fondamentaliste des Ahl-i ḥadīṯ — au-delà de leurs querelles théologiques souvent violentes — se retrouvent autour d'un même programme de réformes. L'un des mérites du présent ouvrage est de mettre en évidence ces convergences et de fournir dans l'introduction une explication : elles s'enracinent moins dans l'influence britannique (telle qu'elle s'est fait sentir dans la seconde moitié du XIXe) que dans une tradition commune : en effet modernistes et fondamentalistes — ces frères ennemis — ont une généalogie spirituelle commune : le mouvement de réforme né à Delhi au début du XIXe autour de

[1] Cora Vreede - De Stuers, « Ćup-kī-dād », *Revue des Etudes Islamiques*, XXXVIII/1, 1970, p. 75-85.

BCAI 5 (1988) G. Minault: Voices of Silence. English Translation of Khwaja Altaf Hussain Hali's Majalis an-Nisa and Chup ki Dad, recensé par M. Gaborieau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Sayyid Aḥmad Barelwī (m. 1831); et par-delà ils puisent dans la tradition islamique de l'*adab* comme code de bonne conduite [1].

Ce court ouvrage remarquablement écrit dans un style concis et toujours clair est d'une lecture attrayante. C'est aussi un instrument de travail fort utile grâce à son annotation précise et à sa bibliographie qui nous donnent une documentation à jour en anglais et surtout en ourdou pour tous les thèmes traités. On regrette seulement que l'éditeur n'ait pas voulu mettre de signes diacritiques (comme c'est hélas trop souvent le cas en Inde) rendant l'identification des termes vernaculaires parfois difficile, surtout lorsqu'ils appartiennent au *begamatī zubān*, dialecte propre aux femmes de la région de Delhi, que ces textes illustrent abondamment.

Marc GABORIEAU
(C.N.R.S./E.H.E.S.S., Paris)

Fredrik BARTH, *Sohar. Culture and Society in an Omani town.* Baltimore and London, John Hopkins University Press, 1983. 25 × 13 cm., 264 p. et ill. non numérotées.

L'auteur présente tout d'abord (p. 1 à 7) l'apparence extérieure de cette ville si déconcertante pour tout visiteur, aux alentours des années 1975. La troisième ville de l'Oman est alors peuplée de 22.000 habitants. Elle se présente comme une bourgade dont l'enceinte, réduite à une butte terreuse, n'encercle plus que quelques centaines de maisons basses, la moitié d'entre elles ruinées. Le souk minuscule, aux ruelles défoncées, se termine sur la plage où, le matin, les bateaux de pêche jettent, pêle-mêle, leur cargaison de poissons, base de l'alimentation des Soharis. Pas de téléphone, un service postal et médical à peu près inexistant. Le respect des institutions traditionnelles est assuré par le Wali, qui siège toute la matinée dans le fort médiéval où affluent, de la plaine comme du djebel, plaignants et visiteurs : une population ethniquement très mélangée, dont la majorité réside dans les villages s'étirant au long de la côte.

Cette population n'est pas facile à cerner, et l'auteur expose d'abord la méthode qu'il a suivie et les difficultés qu'il a rencontrées (p. 7 à 12). Une connaissance minimale de l'histoire de l'Oman est indispensable pour comprendre les particularités de la population Sohari. F.B. y consacre un chapitre : « Sohar and the larger world », p. 13-21. Il termine cette première partie par une brève analyse du pouvoir et des institutions à Sohar : une énumération de 17 cas pratiques de litiges jugés par le Wali montre de façon vivante l'étendue quasi universelle des compétences du premier personnage de la cité : « As it is constituted, the town of Sohar thus contains and realizes within itself the essence of the traditional centralized Islamic state », p. 23 (« The formal Constitution of Sohar », p. 22 à 33).

Les facteurs de diversité de la société sohari sont multiples. Le plus évident est la diversité ethnique. Les *Arabes* d'origine locale constituent évidemment le groupe le plus nombreux

[1] Cf. *Bulletin Critique* n° 4 (1987), p. 73-76.

BCAI 5 (1988) G. Minault: Voices of Silence. English Translation of Khwaja Altaf Hussain Hali's Majalis an-Nisa and Chup ki Dad, recensé par M. Gaborieau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net